

Mon cavalier

C'est Florence Emmett qui me l'a présenté, lors d'une après-midi dansante qui se tenait à l'hôtel de ville de Kensington. Il s'était inscrit pour une valse, la seule pour laquelle j'étais libre. Il dansait bien et savait coller au rythme de sa cavalière, ce qui est exceptionnel chez un homme. Nous nous lançâmes à la première mesure et dansâmes jusqu'au bout. Une expérience des plus agréables. Puis il m'apporta un rafraîchissement pendant la pause et, comme je le sirotais, me dit :

« Il n'est pas toujours facile de saisir le nom d'une personne qu'on vous présente, mais je pense que vous vous appelez Judith Lee ? » Je le lui confirmai. « J'ai beaucoup entendu parler de vous. »

Je me tournai vers lui. Son apparence n'avait rien qui sortît de l'ordinaire. Âgé probablement d'une trentaine d'années, de taille moyenne, glabre, les cheveux châtain foncé, plutôt bel homme n'eût été un menton fuyant et plus petit qu'il n'aurait dû l'être. Il m'apparut que le ton de sa voix était lourd de sens.

« Vraiment ? J'espère que vous n'avez rien entendu qui me soit préjudiciable.

— On me dit que vous êtes douée de ce que j'appellerai par courtoisie un pouvoir très singulier, Miss Lee. » Je lui jetai un coup d'œil, attendant qu'il poursuivît. Je me demandai ce qui lui prenait ; ses manières autant que le ton de sa voix étaient riches de sous-entendus. « On m'informe que... comment dirais-je ?... que vous espionnez le monde entier.

— Tiens — qui vous a dit cela ? » Il m'adressait un regard franchement hostile, fort surprenant de la part d'un cavalier dont on vient d'apprécier les talents de danseur. Je me demandai ce que j'avais pu lui faire.

« Est-il exact qu'il vous suffit de regarder cet homme assis là-bas avec une jeune fille pour savoir qu'il est en train de lui dire ?

— Oui — tout à fait ; j'enseigne la méthode orale aux sourds-muets.

— Ah bon ! Est-ce tout ce que vous leur enseignez ? » Il se mit à ricaner. « Il me semble que l'on devrait signaler votre présence afin que les innocents soient avisés des désagréments, voire des dangers, auxquels elle les expose. »

Et il me planta là sans ajouter un mot, d'une façon qui me sembla proprement stupéfiante. Il est exact que mon cavalier suivant s'avancait déjà vers moi, mais cet homme n'avait pas à tourner les talons pour m'abandonner ainsi avec un tel dédain. Je n'aurais su dire ce qui l'avait incité à me sortir une telle diatribe, mais cela me gâcha le plaisir de la danse. Il venait de formuler à voix haute une pensée qui me hantait depuis longtemps, à savoir que c'était un dangereux talent que le mien ; j'avais eu maintes fois l'occasion de regretter son existence. Mais, d'un autre côté, le moment était mal choisi pour m'en aviser, après une valse des plus charmantes dont il aurait pu avoir la décence de se montrer aussi ravi que moi — et un parfait inconnu, en plus ! Lorsque Florence nous avait présentés, je n'avais même pas saisi son nom — alors que lui semblait déjà connaître le mien.

Je cherchai Florence du regard mais, lorsque je finis par la trouver, elle était entourée d'une telle foule, alors que plusieurs personnes me sollicitaient, que je n'eus pas l'occasion de lui demander qui était mon inconnu. Celui-ci ne s'attarda guère ; je ne pense pas qu'il ait encore dansé après m'avoir quittée.

Mais jusqu'à ce qu'il partît, chaque fois que je l'apercevais, c'était pour constater qu'il me fixait avec une intensité que je trouvais fort déplaisante. Bien décidée à lui dire mon fait, je me dirigeai vers lui entre deux danses, mais il me vit approcher et, tournant à nouveau les talons, fonça vers le vestiaire, tendit un ticket, récupéra manteau et chapeau puis vida les lieux.

Eh bien, songeai-je en le voyant s'enfuir, quel agréable gentleman vous faites ! Est-ce votre conscience qui vous a poussé à la colère puis à la fuite ?... Je me le demande !

Deux jours plus tard, comme je me promenais dans Brompton Road, un homme ôta son chapeau pour me saluer et me dit :

« Vous êtes Miss Judith Lee, je pense ? »

Je me tournai vers lui pour le dévisager ; pour autant que je pusse en juger, c'était un parfait inconnu. Je me demandais qui il était et ce qu'il me voulait lorsque j'entendis un déclic et, en me retournant, découvris qu'un autre homme se trouvait à deux ou trois pieds de moi, tenant à la main un appareil photographique avec lequel il venait probablement de prendre un instantané. Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait, j'entendis un second déclic... et il prit un second cliché. Sans me laisser le temps de lui demander ce que signifiait son comportement — car nul n'apprécie d'être photographié contre son gré —, sans même paraître tenir compte de ma présence, il se dirigea vers la chaussée, suivi par l'homme qui venait de m'accoster, et tous deux montèrent dans un taxi qui, de toute évidence, n'attendait qu'eux et qui s'éloigna aussitôt.

J'étais furibonde : selon toute apparence, on venait de me jouer un petit tour. Ces gentlemen travaillaient en équipe ; le rôle du premier était de m'inciter à faire halte, afin que le second pût actionner son appareil photographique et enregistrer mon image à un moment inattendu. Que pouvait bien signifier leur conduite ?

Je me posai cette question avec une véhémence accrue lorsque, quelques jours plus tard, on m'apporta une lettre recommandée alors que je me trouvais encore dans ma chambre, et que je découvris en l'ouvrant qu'elle contenait deux photographies me représentant. Il ne faisait nul doute qu'il s'agissait d'épreuves des clichés pris dans Brompton Road, des clichés de fort bonne qualité pour ce qui était de la ressemblance, mais la satisfaction que j'aurais pu éprouver en les découvrant était gâchée par la légende qui les accompagnait : *Attention ! Ceci est le portrait d'un danger public*, avertissait un bandeau au-dessus de la photographie ; et en dessous, on pouvait lire : *Judith Lee, espionne* — et, en petits caractères : *Cette photographie va circuler dans tout le pays. Si vous apercevez la personne ici représentée, évitez-la comme la peste.*

Durant quelques minutes, je me retrouvai paralysée par la stupeur ; c'était comme si on venait de m'étourdir d'un coup à la tête. Quel outrage ! Qu'un tel traitement pût m'être infligé ! De toute évidence, il s'agissait d'un complot ; quelques instants de réflexion suffirent à m'en convaincre. Ces deux hommes étaient des acolytes de mon cavalier — il n'y avait pas d'autre explication. S'était-il rendu à cette après-midi dansante dans le seul but de m'y rencontrer en prélude à ce remarquable traitement ? Il le semblait bien. Que lui avais-je donc fait ? Pourquoi avait-il dépensé de tels efforts pour obtenir ma photographie ? Que signifiait donc sa conduite ? Et, par-dessus tout, pourquoi Florence Emmett m'avait-elle présentée à un tel homme ?

C'était une question dont j'avais bien l'intention d'obtenir la réponse. Après avoir pris mon petit déjeuner, je traversai le parc pour gagner Linden Gardens, où demeuraient les Emmett. Florence allait sortir à ce moment-là ; elle souhaitait que je l'accompagnasse, mais je déclinai poliment. Je lui dis que j'avais une question urgente à lui poser et qu'elle devait y répondre avant de partir. Elle m'introduisit dans un salon.

« Grand dieux, mon amie ! s'exclama-t-elle. Mais que se passe-t-il ? Est-ce que la Banque d'Angleterre s'est effondrée ? Quels regards vous me jetez là.

— Florence, vous m'avez présentée à un homme l'autre jour à l'hôtel de ville de Kensington. Comment s'appelle-t-il ?

— Je vous ai présentée à un homme à l'hôtel de ville ? Vraiment ? Oh ! oui, je m'en souviens ; mais pour ce qui est de son nom... Que se passe-t-il ? A-t-il tenté de vous emprunter de l'argent ?

— Quel est son nom ? Dites-le-moi, Florence, je vous en prie. Est-il de vos amis ?

— De mes amis ? Grands dieux, non ! Je ne l'avais jamais vu avant cela. Quelqu'un m'a présentée à lui. Je ne me rappelle plus qui. Laissez-moi réfléchir — était-ce un homme chauve, avec une moustache rousse ?

— Non. » Je lui décrivis mon cavalier. Elle sembla totalement incapable de se le rappeler. « Vous voulez dire que vous ne savez même pas son nom ?

— Enfin, ma chère, vous savez comment cela se passe lors de ces après-midi. On vous présente un homme qui souhaite vous inviter à danser, puis il vous prie de le présenter à quelqu'un d'autre — et voilà. Parfois, j'ignore le nom de la moitié de mes cavaliers, même lorsque je me trouve à danser chez des amis

intimes. Je me rappelle vous avoir présenté un homme, mais je ne me rappelle rien de lui. Quant à la description que vous m'en faites... elle ne m'évoque rien.

— Mais vous m'avez sûrement donné son nom... je suis sûre que vous avez prononcé un nom... réfléchissez.

— Peut-être s'appelait-il Brown. Comme dit Cecil... » c'était son mari « ... dans le doute, dites que l'homme dont on vous parle se nomme Brown ; c'est un des noms les plus répandus ; peut-être était-ce un Brown. Pourquoi êtes-vous aussi obnubilée par ce Brown-ci ? »

Je le lui expliquai. Je lui rapportai ce qu'il m'avait dit, soulignai son impolitesse ; puis je lui parlai des deux hommes qui m'avaient photographiée dans Brompton Road ; je lui montrai les épreuves que j'avais reçues ce matin-là. Les commentaires que lui inspirèrent leurs légendes étaient d'une tonalité tout à fait inattendue : elle semblait amusée.

« Eh bien, vous savez, Judith, il est bien entendu parfaitement horrible que l'on vous ait traitée de cette manière, mais le fait est que je me suis souvent demandé si quelqu'un oserait un jour commettre pareille impertinence. Peut-être ne vous en rendez-vous pas compte, mais certaines personnes vous ont en horreur — elles s'empressent de fuir dès que vous entrez dans une pièce. »

Je l'avais déjà constaté et j'en souffrais grandement. Plus d'une fois, en entrant dans un salon, j'avais pris conscience que le silence se faisait autour de moi. Je le lui confiai.

« Mais que puis-je y faire ? Nul ne peut m'accuser d'avoir tiré un parti douteux d'une conversation que j'aurais pu surprendre. »

Florence se frotta le menton avec son gant en un geste que je trouvai exaspérant.

« Je ne l'ai jamais prétendu, ma chère. Je vous ai toujours soutenue face à vos détracteurs. Mais néanmoins, si je voulais parler en confidence à telle ou telle personne, je veillerais à ce que soit en votre absence. Et, ainsi que vous le savez, il est quantité de choses ordinaires, anodines, innocentes, que les gens tiennent à garder secrètes — que serait la vie sans un minimum d'intimité ? Et vous ne nous en laissez aucune.

— Florence, croyez bien que je partage ces sentiments ; j'ai vu dire certaines chose que j'ai amèrement regretté d'avoir surprises — bien que je l'aie fait sans le vouloir. Comme je ne peux pas me promener dans le monde les yeux fermés, la seule solution serait pour moi de vivre une existence d'ermite. Cet homme dont vous ignorez le nom m'a donné une leçon que je n'oublierai pas de mon vivant. Je conserverai ces photographies sur moi, et elles seront pour moi ce que le cilice est pour l'ermite dans sa grotte. »

Deux années environ passèrent. J'étais à Paris au mois de mai ; dans cette ville, c'est le mois le plus splendide de l'année — et cette année-là était exceptionnelle. Les restaurants des Champs-Élysées avaient dressé les tables dans leurs jardins — et elles étaient bien remplies. Je revenais d'Italie où j'avais fait ce que je fais souvent : enseigner la méthode orale à de futurs professeurs pour sourds-muets. Sur le chemin du retour, je m'étais arrêtée quelques jours à Paris. Le temps était idéal ; je décidai de manger à l'extérieur. Je jetai mon dévolu sur un restaurant qui m'était inconnu, non loin du rond-point. Son jardin était des plus agréable. Les noisetiers, déjà bien feuillus et de ce vert délicat qui ne dure que quelques jours, faisaient de charmants ombrages. Je cherchai du regard une table vacante. Ce faisant, je passai derrière deux hommes assis côte à côte. Ils regardaient un objet que l'un d'eux tenait dans sa main. Je n'y jetai qu'un vague coup d'œil en passant, mais cela me suffit pour reconnaître ma photographie — l'un des deux clichés pris par mes deux larrons de Brompton Road.

J'en restai toute saisie. Je n'avais pas oublié cette photographie ; elle me servait toujours de cilice. Que mijotaient ces deux hommes pour l'examiner en ce lieu, si longtemps après qu'elle eut été prise ? Je choisis une table de leur côté, mais en veillant à ce que je pusse les voir sans être vue. S'ils se retournaient et m'apercevaient, ils risquaient d'avoir une surprise. Mais je finis peu à peu par comprendre, alors que je passais commande, que bien qu'ils m'aient entrevue et eussent toujours la photographie entre les mains, ils ne m'avaient pas identifiée. En fait, j'en vins à conclure qu'ils se méfiaient d'une jeune femme assise à l'autre bout du jardin et la prenaient pour moi. Lorsqu'elle se leva pour partir, je vis l'un des deux hommes dire à l'autre :

« Adieu, Judith. Puisse ton déjeuner avoir été empoisonné, et puisses-tu être écrasée par un taxi pendant que tu agoniseras sur le pavé. »

L'homme avait formulé ce vœu pieux en français, mais comme je parlais cette langue aussi bien que l'anglais, et ce dès ma plus tendre enfance, plus aucun doute n'était permis. C'était un homme plutôt bien fait de sa personne, avec des moustaches cirées pointées vers le haut comme les jeunes Français continuent de les apprécier. Il se tourna vers son compagnon en agitant ma photographie.

« Pensez-vous que quiconque soit capable de faire ce qu'elle prétend accomplir ? »

Son compagnon lui répondit — et je vis surgir devant moi un obstacle insurmontable. C'était un homme corpulent, aux cheveux clairs, pourvu d'une de ces barbes comme on en voit souvent à l'étranger et très rarement en Angleterre. Une longue barbe carrée, taillée avec soin, qui mesurait bien un pied, et une volumineuse moustache qui, si elle faisait sans nul doute la fierté de son coiffeur, me rendait ses lèvres totalement invisibles, qu'il ait la bouche ouverte ou fermée. Même en l'observant avec l'attention la plus soutenue, il m'était impossible de déchiffrer ses propos. J'ai souvent songé que si tout le monde savait lire sur les lèvres, il deviendrait nécessaire pour se protéger de cultiver la barbe et la moustache. Cet homme en était la preuve vivante. Alors que la moustache de l'autre ne laissait rien ignorer de sa bouche, la sienne m'empêchait de voir les mots qu'il prononçait. Son compagnon se mit à rire et lui répondit ; lui, je savais aisément ce qu'il disait.

« C'est parfaitement exact — parfaitement. Je ne sais pas depuis quand j'ai cette photographie. Pattison en a envoyé une copie à chacun de nous. J'ignore dans quelle intention — peut-être craignait-il que Judith Lee possède le don d'ubiquité et lise sur les lèvres de tout le monde en même temps. Entre nous, plus d'une fois j'ai cru l'apercevoir : à Vienne, à Berlin, ici à Paris, et à Londres — surtout à Londres. Son visage n'a rien d'extraordinaire, surtout à Londres. On trouve là-bas quantité de femmes qui lui ressemblent. J'ai souvent comparé cette photographie avec une femme que je venais de croiser et je me suis demandé si c'était elle ou non — comme avec celle qui vient de nous quitter à l'instant. Était-ce Judith Lee ? Qui sait ? Et quelle importance ? J'en suis venu à conclure que si on n'a jamais vu le modèle, ce n'est pas une photographie qui permet de l'identifier aisément. »

Ma conclusion à moi, c'était que ce gentleman ne tenait sans doute pas suffisamment compte des changements de la mode féminine. Depuis qu'on avait pris cette photographie, la tenue de la femme avait subi de profondes altérations — comme si on était revenu au point de départ. Le style de coiffure, par exemple, avait changé du tout au tout ; c'était le cas du mien, à tout le moins — et, sur une photographie, cela fait toute la différence.

Le barbu avait pris la parole — mais il aurait pu rester muet, pour toute les informations que j'en tirais. En plus, il semblait à peine remuer les lèvres, si bien qu'il m'était impossible de deviner ce qu'il disait, moustache ou pas. En ce qui concernait son compère, c'était une autre histoire. Peut-être la frustration agit-elle sur moi comme un aiguillon ; on eût dit que je déchiffrais ses propos avec une clarté hors du commun.

« Deux cent cinquante mille francs en pièces de cinq francs ; cent mille francs en pièces de un franc ; et deux cent mille pièces de dix sous — sacrée commande que celle-là ! Il vous appartient de les écouler, et à vous les bénéfiques — mon rôle se borne à vous les livrer. Ni plus, ni moins. »

Le barbu dit quelque chose — la réponse de son compagnon me donna une idée de sa remarque.

« Mon ami, nos moyens de production sont gigantesques, immenses, ils dépassent l'imagination. Et ce n'est pas de la fausse monnaie, notez-le bien — elle est tout à fait authentique. » Il attrapa quelque chose dans sa poche et le montra à l'autre. « Voici deux pièces de cinq francs ; selon toute apparence, elles sont identiques. Même en les soumettant aux tests les plus précis, un essayeur serait incapable de les distinguer l'une de l'autre — parce qu'elles ne présentent aucune différence ; il ne pourra que conclure que toutes deux viennent de la Monnaie de Paris. Mais l'expert de cette noble institution ne sera pas dupe, lui ; en fait, il existe en France trois ou quatre hommes capables de cette prouesse : ils ont les moyens de reconnaître ce qui sort de chez eux. C'est comme notre homme à Sèvres : placez devant lui deux pièces parfaitement semblables ; aucun marchand ne pourrait les différencier, mais lui le peut. Il sait qu'il a frappé celle-ci mais pas celle-là — et c'est tout ce qu'il sait. Et il le sait grâce à certains petits détails, si infimes qu'un œil non entraîné ne les repérera jamais, même au microscope. »

Le barbu s'exprima une nouvelle fois — et la réponse de l'autre me permit de déduire la teneur de son propos.

« Pour ce qui est du bénéfice réalisé, je ne peux rien garantir. Nous vous vendons de la monnaie — de la monnaie légale, avec une remise de quinze pour cent sur sa valeur faciale. Vous êtes satisfait, et avec raison ; et nous aussi, nous sommes satisfaits — alors la chose a du bon, vous le voyez bien. »

Suivit une nouvelle interruption du barbu — et une nouvelle réplique du moustachu.

« Bien sûr qu'une telle combine ne peut pas durer indéfiniment, quoiqu'elle dure depuis plus longtemps que vous ne le pensez. Mais c'est là qu'est l'idée géniale : l'idée qui justifie le *coup**. Produire en une seule fois une énorme quantité — des pièces d'argent de tous les pays ; en inonder le monde avant que quiconque soupçonne ce qui est en train de se produire ; puis, avant d'être découvert, arrêter tout et se retirer — avec un joli pactole si tout s'est bien passé. »

Le barbu hochait la tête, comme pour approuver la sagesse de cette tactique ; puis il prononça une phrase qui me parut brève, sans doute pour formuler ce sentiment. L'autre se rapprocha de lui, comme pour lui murmurer à l'oreille, et déclara avec éloquence :

« Il y n'y a rien de frauduleux là-dedans, voyez-vous. Si vous donnez cette pièce de cinq francs au garçon, il sera incapable de vous dire qu'elle est fautive — et d'ailleurs, elle ne l'est pas ; elle ne présente aucun défaut ; elle est parfaitement identique à une vraie pièce de cinq francs. » Il s'échauffa et tapa d'un poing sur l'autre. « S'il l'apportait à la Monnaie de Paris, on n'oserait pas la refuser, de crainte de semer le désordre dans les systèmes monétaires du monde entier — les pièces en argent cesseraient d'avoir cours. Nul ne pourrait déterminer leur provenance exacte. Non, mon cher, il n'y a rien qui soit d'apparence irrégulière dans notre petite combine. La seule différence, c'est que nous en retirons les bénéfices à la place du gouvernement — et pourquoi pas, après tout ? Pourquoi cette activité s'exercerait-elle sans concurrence ? Et l'écho de répondre : "Pourquoi ?" »

Je crus voir le gentleman barbu jeter autour de lui un regard inquiet, comme s'il craignait que leurs propos fussent entendus. Sans doute en avertit-il son compère.

« Mon cher Philippe, Judith Lee est partie — que craignez-vous donc ? Je parle en chuchotant ; il n'y a personne à proximité. Mais le temps passe vite ; mes affaires m'appellent ; je dois vous quitter. Alors, c'est bien compris : ce soir, à neuf heures, 4 rue Saint-Herbot. »

A SUIVRE DANS LE RECUEIL

* En français dans le texte, comme tous les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque.